

et *Juliette*. Après avoir inutilement tenté fortune à l'Opéra comique, avec *Benvenuto*, en 1846, nous le voyons partir pour Londres où son entreprise de *Drury Lane*, mal engagée avec l'impressario Jullien, se termine par une banqueroute. La révolution de 1848, éclatant là dessus, Berlioz se serait trouvé absolument sans le sou si Victor Hugo n'avait fait conserver au musicien juré de l'école romantique la petite place de bibliothécaire du Conservatoire. Mais sans mentionner ici tous les lauriers cueillis à l'étranger, Berlioz devait obtenir en 1854 un très grand succès avec sa trilogie sacrée de l'*Enfance du Christ*, donnée à la salle Herz. Cette œuvre, plus simple dans sa forme, d'un ton gracieux et d'une couleur tout archaïque, fut comprise et goûtée, et si elle ne fut jouée qu'une fois, c'est que Berlioz partait presque aussitôt pour l'Allemagne, où l'on brûlait d'entendre ce nouvel ouvrage. Il revenait à Paris au commencement de l'année suivante, et le 30 avril 1855, veille de l'ouverture de l'Exposition universelle, il faisait exécuter à Saint-Eustache son *Te Deum* pour trois orchestres, chœur et orgue. Il s'agit de le graver ensuite, et c'est alors que le compositeur put voir en quelle admiration le tenaient les pays étrangers, car les premiers souscripteurs furent les rois de Hanovre, de Saxe, de Prusse, l'empereur de Russie, le roi des Belges et la reine d'Angleterre. L'année suivante, il était nommé membre de l'Institut, en remplacement d'Adolphe Adam, qui, deux ans auparavant, avait refusé de voter pour lui et lui avait préféré...Clapisson !

En 1862 parut *Béatrice et Bénédict*, gracieux opéra comique joué à Bade avec le plus vif succès. Mais ceci pouvait à peine le consoler de l'oubli dans lequel on condamnait les *Troyens*, son œuvre chère entre toutes, travaillée avec amour depuis longtemps. On avait fait passer avant lui, en 1861, le *Tannhauser* de Richard Wagner à l'Opéra et il en avait conservé un vif ressentiment, qu'il